

Les Bigoudens dans les Forces Françaises Libres

Ce document signé de Pierre-Jean Berrou concerne les Bigoudens

dans les Forces Françaises Libres en deux articles successifs

parus dans la revue Cap Caval (n^{os} 7 de décembre 1986 et 8 d'avril 87)

éditions « Startigenn ar Vro Vigoudenn » ,

11 place Gambetta BP 42

29120 Pont-L'Abbé

ci-dessous la 2^{ème} partie

LES FUSILIERS MARINS BIGOUDENS de la France Libre

Dans le précédent numéro, Pierre-Jean Berrou nous a conté le départ de ces marins qui choisirent l'exil dès juin 1940 et s'engagèrent comme fusiliers-marins dans la « France Libre ».

Nous les avons suivis en Angleterre où ils furent enrôlés et entraînés puis sur tous les fronts de l'« Empire français » d'alors: devant Dakar, au Gabon, en Palestine puis en Syrie où un combat fratricide se déroula avec de nombreuses pertes humaines.

Employés à diverses tâches de surveillance des côtes et au maintien de l'ordre au Liban, ils se préparent à de nouveaux affrontements.

Dirigés sur l'Afrique, ils s'illustreront à nouveau dans les combats restés célèbres de Bir-Hakeim.

Mais le vent tourne pour les forces de l'« axe » de plus en plus tenaillées en Europe par les Alliés Anglo-Américains auxquels se joindront les troupes françaises éparpillées en Afrique, au Moyen-Orient et en Angleterre.

Nos Bretons s'y trouveront à nouveau impliqués, nous allons les suivre jusqu'à la fin de la guerre dans ces nouvelles péripéties.

Nouvelles au Guilvinec

Juillet 1941, les fusiliers-marins sont chargés d'assurer la police de Beyrouth et le contrôle du départ des troupes vichystes vers la France. Lili Sinou, à la carrure athlétique, surveille l'embarquement des vaincus à la coupée du paquebot. L'arme au pied, il doit subir sans broncher les quolibets, les insultes et même les crachats de ses anciens adversaires; difficile épreuve pour ce fonceur! Il reconnaît parmi les rapatriés deux ou trois Guilvinistes de la Marine du Liban.

Quelques semaines plus tard, le bruit court au Guilvinec, sous le manteau, que Lili a été aperçu dans les rangs gaullistes du Levant. Sa mère, inquiète et soulagée à la fois, s'en vient aux nouvelles mais s'entend répondre durement que les combattants gaullistes ne sont que des aventuriers qui « doivent avoir tué père et mère ». La pauvre femme s'en retourne alors en pleurant.

Telle était d'ailleurs la thèse officielle des communiqués vichystes. Les gaullistes étaient considérés comme des hommes sans foi ni loi. « On nous bourrait le crâne » accepte aujourd'hui A.T., Guilviniste engagé dans la Marine à Toulon. Les dissidents de la France libre, traîtres à leur patrie, étaient vilipendés, jetés aux orties.

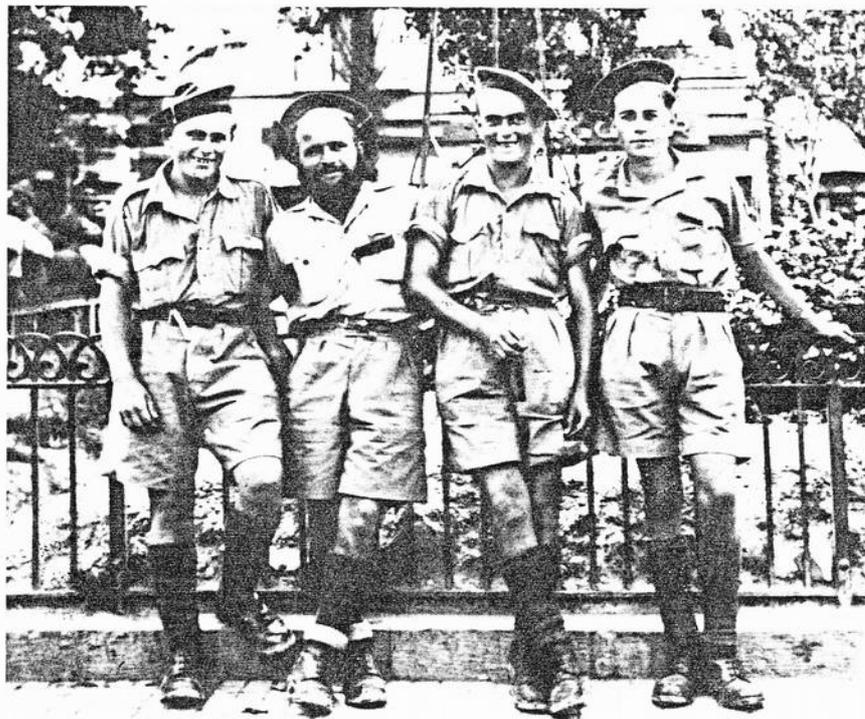
La nouvelle de la mort de Raphaël Quideau et d'Eugène Berrou tombés ensemble dans le désert syrien, parviendra aux familles à la fin de 1941 par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, en

l'absence des relations avec l'administration de Vichy. Les recteurs de Tréffiagat et du Guilvinec seront chargés de la pénible démarche mais la vérité sera cachée à la vieille mère d'Eugène. Dernier de ses dix enfants, il vivait encore sous son toit en 1940. L'épreuve lui aurait été trop cruelle d'autant plus qu'elle avait assisté en octobre 1941 à l'arrestation de son fils aîné Louis par la Gestapo en même temps qu'Henri Le Goff, FFL du réseau Johnny. On était

depuis sans nouvelles d'eux. La pauvre mère pourra ainsi garder l'espoir de revoir son jeune fils jusqu'au retour des premiers permissionnaires de la Libération. Personne ne trahira devant elle le lourd secret, pas même les plus jeunes de ses petits-enfants qui pourtant savaient.

Syrie et Liban passent donc dans le camp des Alliés, mais la menace nazie y subsiste. Les marins gaullistes doivent assurer la surveillance des côtes contre

- Tel-Aviv, 1941. Les fusiliers en permission. De gauche à droite: Marcel Le Goff, Émile Péron, F. Choquer de Brest et Y. Tavernier de Lannilis.



une éventuelle attaque allemande. Les autorités prélèvent quelques fusiliers pour cette tâche. Emile Péron, promu second-maître quitte ainsi le Bataillon, affecté à Marine Levant. Il y rencontre d'autres Guilvinistes venus d'Angleterre, Léon Berlivet, officier des Équipages nommé à Tripoli, Roger Biger de Léchiagat et Léon Briec, embarqués sur le patrouilleur F.N.F.L. la Reine des flots.

Le deuxième bataillon de fusiliers-marins rejoint enfin le levant après une périple africain sur le Capo-Olmo pourchassé par les sous-marins allemands. A son bord les trois Guilvinistes ont reconnu un « pays ». Simon Joncour de Men-Meur, marin de commerce, enrôlé dans la « France libre ».

La campagne de Syrie vient de se terminer au moment où Fernand Coïc, Léon Cosquer et Corentin Cossec parviennent à Suez. C'est là qu'ils apprennent les graves pertes subies par leurs camarades. Néanmoins, ils restent impatients de participer aux combats contre les Italiens et les Allemands cette fois. Hélas, ils sont affectés au renforcement de Marine-Levant, à des tâches certes nécessaires mais obscures et routinières qui ne correspondent pas à leur tempérament.

La campagne de Libye: Bir-Hakeim

Ses blessures pansées, ses vides difficilement comblés, le 1^{er} B.F.M. repart avec ses vétérans combattre l'Afrika-Korps en Libye. Avec la 1^{ère} D.F.L., il prend position en février 1942 à Bir-Hakeim, pièce essentielle du dispositif défensif de l'Egypte. Les cinq rescapés bigoudens, Hervé Coïc, Robert Diquelou (P. Cariou ayant opté pour un embarquement sur le Tunisien) et les trois Guilvinistes assurent la D.C.A. du camp retranché. Déjà fantassins, les marins ont été convertis en artilleurs (après un entraînement intensif). Lili et Henri Sinou, servants de la même pièce participent à la protection du secteur défendu par les légionnaires du lieutenant Pierre Messmer — « Pierrot » — ainsi qu'ils le dénommaient familièrement — futur premier ministre de la V^e République.

De temps à autre, des vagues de stukas viennent lâcher leurs engins de mort. Nos fusiliers prennent part aussi aux patrouilles épuisantes de harcèle-



Bir-Hakeim: juin 1942. A l'extrême gauche: Lili Sinou (torse nu) près de P.M. Colmay, Yves le Bras d'Ouessant (les bras en croix). A droite en haut: Floc'h, Tourbatez puis Belzig (extrême droite).

LA BATAILLE DE BIR-HAKEIM

« Les deux pièces de la section avaient réagi en même temps sans obtenir de résultat. Les quatre Messerschmidts 110 reprirent un peu d'altitude pour virer à l'écart et faire un nouveau passage. Fichet vit nettement les quatre appareils revenir par le sud. Ils furent un moment masqués par un éperon de la falaise dominant l'une des pointes du croissant; le fracas d'une explosion se fit entendre, alors que trois seulement des attaquants se présentaient pour une nouvelle attaque. La pièce une de Le Goffic avait magnifiquement fait mouche, coupant l'appareil en deux.

L'armement de ce canon était célèbre au bataillon comme dans la brigade entière, car deux matelots de cet équipage étaient le père et le fils. Ils étaient venus généreusement de Bretagne en 1940 se mettre l'un et l'autre à la disposition de la France Libre. Depuis, ils accomplissaient leur devoir avec le dévouement et la modestie des braves types qu'ils étaient. »

Extrait du livre de J. Bauche « Jean-Marie de l'île de Sein ». Mais les deux Sinou de la pièce n° 1 de Le Goffic n'étaient que cousins éloignés...

PREMIERE BATTERIE

DEUXIEME SECTION

Chief de section: P.M. LE GOFFIC
Conducteur: QM1 DENIS

Chief de pièce: ~~QM1 LE BRAS~~
Conducteur: ~~QM1 LE BRAS~~
n° 1: ~~QM1 COPPA~~
~~QM1 COPPA~~
QM2 SINOU L.
QM1 COPPENRATH
QM1 SINOU H.

Chief de pièce: QM1 BELZIG
Conducteur: QM2 TOURBATEZ
n° 2: ~~QM1 COIC~~
QM2 LE BRAS
QM2 LE DET
QM2 BERTIN
QM2 BIRKAN
sections de pièces: QM1 DEGRUBS
QM2 GUAFFI
QM2 HALPER
QM1 GILLET

L. Diquelou
Malésieux
Le Boil
Costa
Bonny
Blasi
Coïc

15
Le Lieutenant de Vaisseau IENHÉ
OFFICIER EN SECOND

Ce document est le compte rendu de la bataille de Bir-Hakeim rédigé par l'officier commandant la batterie. On constate par les ratures sur les noms, le nombre de morts et de blessés.

- La pièce de D.C.A. de Léon Cosquer (debout en haut) à El Alamein.

ment des colonnes ennemies. Bir-Hakeim, véritable île entourée de mines dans la mer de cailloux et de sable, gêne la progression des troupes de l'Axe vers le Nil. Rommel décide de l'investir.

L'attaque la plus importante commence en mai. Sous un déluge de feu et de fer, les assiégés, complètement encerclés sont dans une «situation apparemment désespérée» selon Rommel lui-même. Mais ils résistent pied à pied aux divisions blindées ennemies. Les fusiliers-marins sont les plus exposés des combattants. Ils ne peuvent s'enterrer comme leurs camarades au moment des bombardements aériens. Journallement, ils reçoivent la visite d'une centaine de stukas dont ils abattent plusieurs de leurs canons Bofor.

Depuis l'encercllement total, le problème du ravitaillement en eau est devenu tragique. Dans ce désert brûlant, Lili Sinou connaît les affres de la soif, celles qui conduisent aux pires extrémités. Henri racontera plus tard comment il s'efforçait de recueillir durant la nuit plus fraîche, les moindres gouttes de rosée sur sa toile cirée disposée en entonnoir au-dessus d'un trou d'obus.

Bien entendu, nos marins ne se lavent jamais; la poussière ou le sable fin, la sueur vite évaporée collent à la peau formant une véritable carapace de crasse. En guise de toilette, Marcel Le Goff s'écaille la peau comme il faisait naguère enfant, aux Pironneaux pêchés au large du Guivinec...

Sous les bombardements incessants et les attaques répétées de chars, les pertes françaises sont élevées, mais nos Bigoudens ont de la chance. Hervé Coïc, cependant a une jambe brisée et doit être transporté à l'hôpital de campagne des légionnaires. Robert Diquelou souffrait au début du siège d'une jaunisse et de séquelles de maladie tropicale, mais il refusa de se laisser évacuer avant l'encercllement total. Un dur quoi!

Mais Bir-Hakeim ne se raconte plus. Les Français de Londres et de la métropole ont le regard tourné vers cette nouvelle armée française, petite troupe de 3600 hommes, qui nargue les Allemands, tenant tête à plusieurs divisions d'assaut. Les assiégés ignorent encore que le monde entier connaît le nom de Bir-Hakeim, simple point d'eau tari dans un désert inconnu.



La percée des lignes ennemies

Leur mission accomplie, privés d'eau, de médicaments et de munitions, les F.F.L. de Koenig reçoivent le 10 juin l'ordre du général Montgomery, d'abandonner la position et de traverser les lignes ennemies. En pleine nuit, par un passage étroit, ouvert dans le champ de mines, les troupes gaullistes se ruent à l'assaut, baïonnette au canon, cherchant à rompre l'encercllement.

Il fallait écouter Henri Sinou évoquer cette nuit fantastique! Nuit hallucinante, illuminée tout à coup par les fusées éclairantes des Allemands surpris, par les mines qui sautaient au passage des camions égarés; mais aussi ces assauts des légionnaires, ouvrant à la grenade des brèches dans les lignes ennemies pour permettre aux colonnes de progresser; ces obus qui éclataient partout, ces rafales de mitrailleuses qui prenaient

les Français libres à revers, les plaquant au sol, fauchant à mort des pans entiers.

Les canons tractés des fusiliers chaviraient parfois dans les trous d'obus, des véhicules transpercés par les balles doivent être abandonnés. Ceux qui réussissent à passer, couverts de grappes de pompons rouges, voguent sur les vagues du désert, vers le salut.

Les pertes sont effroyables, mais nos Bigoudens sont tout heureux de sortir quasi-indemnes de l'enfer. Hervé Coïc, évacué par un camion sanitaire et secoué douloureusement par les cahots, réussit à franchir le barrage de feu. Henri et Lili Sinou doivent abandonner leur canon par suite d'une panne de leur camion tracteur. Ils embarquent sur un véhicule bourré de légionnaires qui les mène au but. Hélas, sur les sept servants de leur pièce, quatre d'entre-eux, égarés dans la nuit, tombent aux mains de l'ennemi et périront plus tard dans le naufrage du paquebot Mino-Biscio qui devait les conduire vers les camps d'Italie.

Marcel Le Goff et quelques camarades se retrouvent isolés dans la nuit noire et le brouillard tombant. Quittant la zone des combats, ils se dirigent à marche forcée dans la direction 213° vers laquelle, à plus de 10 km, les Anglais les attendent. Sans repères sûrs, ils errent dans le désert. De temps en temps, non loin d'eux, des véhicules tous feux éteints, les dépassent sans les voir. Au bord de l'épuisement, les vêtements déchirés, les pieds ensanglantés, la gorge desséchée par une soif terrible, Marcel voit poindre au détour d'un rocher une lueur dans le petit matin. Amis ou ennemis? Tant pis, il n'a plus la force d'aller plus loin. Hourra! Ce sont les Anglais de la colonne amie qui préparent tranquillement le thé. Sauvés! Ils sont sauvés! Malgré leur grande fatigue, ils trouvent la force d'exploser de joie. Jamais breuvage ne leur aura semblé plus délicieux!

Marcel a perdu une grande partie de son équipement et de ses affaires personnelles. Rééquipé, il prend bien soin de replacer dans son nouvel uniforme, la petite sainte protectrice qui lui a une nouvelle fois porté bonheur.

La «Dépêche de Brest» du 23 juin relate la bataille soulignant que les Anglais avaient «placé de solides troupes d'élite» en avant-garde à Bir-Hakeim pour protéger l'Égypte, mais s'attache surtout ce même jour à reproduire le discours de Laval qui «souhaite la victoire de l'Allemagne».

Repos bien mérité

Au repos à l'arrière, les fusiliers apprennent qu'ils ont étonné le monde, que «la France les regarde et qu'ils sont son orgueil». Malgré les disparitions des camarades comme F. Choquer, de Saint-Pierre-Quilbignon, ami de Marcel Le Goff, les fusiliers oublient près d'Alexandrie les durs instants passés, savourant leur victoire, vivant intensément la joie du moment. Eux, les nouveaux forbans «au service d'une puissance étrangère», ils savent que peut-être leur tour viendra bientôt.

«Aujourd'hui fête et demain peut-être,

Ma tête ira s'engloutir dans les flots».

Comme dit la chanson préférée d'Henri Sinou, toujours prêt à l'entonner devant un parterre de légionnaires ravis. Au rythme des pertes, les vétérans de 1940 ont peu de chance de



Après Bir-Hakeim: pièce de D.C.A. Un canon bofor servi par Diquelou (au centre, le bras levé).

revoir leur Bigoudénie natale. Un besoin urgent de renforts est nécessaire mais l'on désespère de trouver de nouveaux volontaires dans ce coin du désert. Les menaces allemandes sur le Moyen-Orient se faisant moins vives, la Marine-Levant accepte de libérer quelques fusiliers du 2^e Bataillon. Léon Cosquer, Corentin Cossec, impatients de retrouver leurs camarades, n'hésitent pas et partent vers le désert.

Fernand Coïc ne put les suivre. Il fut hospitalisé à la suite d'un début de maladie pulmonaire et fit un séjour dans un sanatorium en Montagne libanaise où il rencontra Alain Cudennec, combattant de la colonne Leclerc, évacué du Tchad. Rétabli, Fernand sera affecté à un service auxiliaire de l'armée à l'hôpital de Beyrouth.



- Marcel Le Goff photographé en Égypte après Bir-Hakeim.

El-Alamein

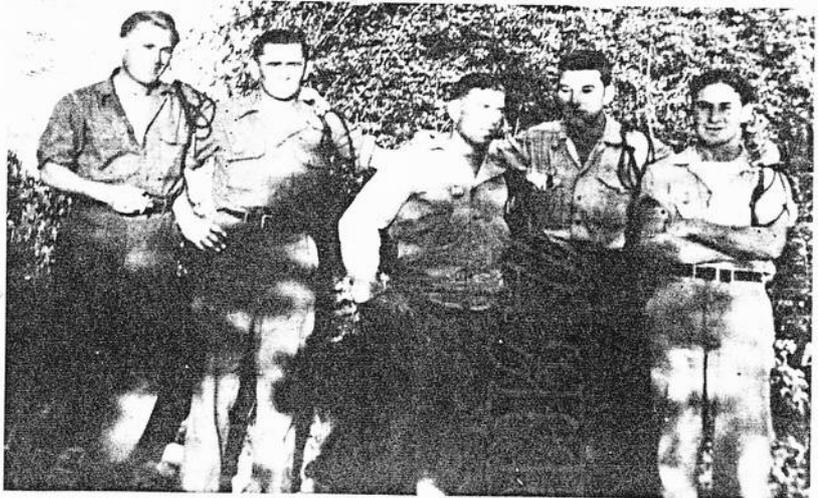
La résistance de Bir-Hakeim permet à la VIII^e armée du général Montgomery, d'arrêter la progression de Rommel vers le Nil et de contre-attaquer à El-Alamein. Les fusiliers-marins y sont à nouveau engagés en première ligne, assurant encore la protection aérienne de la 1^{ère} D.F.L. C'est miracle que la pièce de D.C.A. servie par Léon Cosquer ne soit anéantie sous le mitraillage et le bombardement en piqué des stukas; les bombes tombées dans le sable à quelques mètres des servants n'explorent pas!

Après la grande victoire d'El Alamein, l'un des tournants de la guerre, les fusiliers disposent d'un répit de deux jours à Alexandrie pour secouer la poussière du désert. C'est l'occasion pour eux de rencontrer des compatriotes du Guilvinec et de Léchiagat parmi les milliers de marins de la force X qui depuis juin 40, fait la guerre au mouillage, désarmée et bloquée par les Anglais. Leur appoint permettrait aux fusiliers de combler les vides de leurs rangs.

Au cours d'une bordée tirée ensemble, Marcel Le Goff et Léon essaient de les convaincre de reprendre la guerre avec eux. Arsène Le Gall et Louis Volant ont bien failli céder. Mais pour des gabiers, manœuvriers ou mécaniciens, partir dans le désert en fantassins est un grand pas à franchir. Ils réintègrent leur bord, le cuirassé *Lorraine*, avec 24 h de retard, écopant de dix et quinze jours de prison ferme. La marine ne badine pas avec les tentatives de désertion, même pour la bonne cause. Plus de deux ans après l'appel du 18 juin, le gros de la flotte française préfère encore la passivité. Le mérite des pionniers qui se battent depuis la première heure est d'autant plus grand.

L'Afrika Korps est enfoncé et contraint à la retraite. Les fusiliers repartent vers la Libye à la poursuite des Allemands en déroute. Tobrouk, Gambut, Benghazi, la Tripolitaine jalonnent les 2000 km de plateaux rocaillieux traversés. Peu d'escales où l'on puisse vraiment se rafraîchir. Le cambusier Henri Sinou éprouve bien du mal à satisfaire ses compagnons même s'il réserve une petite faveur à ceux du clan guilviniste. Dans le désert, l'eau est beaucoup plus rare que le carburant: «l'essence nous servit à tout faire, à cuire nos aliments et particulièrement à chauffer les boîtes de «singe», à nous

A Méribel près de Lyon où le régiment est cantonné, les cinq guilvinistes sont réunis (septembre 1944). De gauche à droite: Marcel Le Goff, Lili Sinou, le Second-Maître Henri Sinou, Léon Cosquer et Corentin Cossec.



laver et à laver nos vêtements, vite secs».

En Afrique du Nord

En mai 1943, les fusiliers participent à la libération de la Tunisie, faisant la jonction avec les Américains débarqués en Afrique du Nord. Et voilà enfin, après de longs mois, quinze jours de permission méritée dans la capitale tunisienne.

Fin 1943, le bataillon subit une profonde réorganisation. Il devient un régiment motorisé et blindé de reconnaissance. Après avoir été fantassins, artilleurs, les marins deviennent «cavaliers». Usé par le désert, le matériel anglais est remplacé. Une mission est chargée de prendre livraison de matériel américain tout neuf à Casablanca. Un accident de la route à Sétif

contre un camion piloté par des G.I. qui se sont crus sur une autoroute du Middle-West et voilà Léon Cosquer, immobilisé à l'hôpital de la ville, le bras cassé. Par quel miracle, l'instituteur Jean-Louis Garrec de Plonéour en poste à Sétif a-t-il appris qu'il se morfond sur son lit d'hôpital? Le téléphone arabe? Mystère, mais tous les jours, Léon reçoit la visite de son «pays», les bras chargés de friandises, de fruits et de bonnes bouteilles. Quel souvenir!

A Bou-Ficha, les fusiliers s'entraînent intensément sur leurs nouveaux engins, des tanks qu'ils marquent de la croix de Lorraine. Le battle-dress anglais est abandonné pour l'uniforme américain plus seyant, mais ils gardent toujours le pompon rouge traditionnel.

Il leur faut combler les vides creusés parmi les vétérans de la première heure

A 14 ans, en juin 1940 il faillit partir en Angleterre

Nous avons reçu de M. François Autret, un Guilviniste installé au Croisic, quelques précisions sur le départ du «Korrigan» le 24 juin 1940.

Au moment de l'arrivée des Allemands, François était à quatorze ans le mousse du «Korrigan». Il ne quittait guère les jeunes matelots ou le lieu de rendez-vous de l'équipage: «le Bar des thoniers». La nuit du départ vers l'Angleterre, comme tout mousse qui se respecte, il souqua dur à la godille du canot pour assurer le va-et-vient entre la cale-neuve et le «Korrigan» en rade.

Hissé à bord par mégarde, il s'y trouvait encore à minuit quand le bateau sortit du port. Découvert alors par François Coic stupéfait de tant d'audace, il fut réprimandé par ce dernier et prié de rejoindre immédiatement la cale par l'annexe restée amarrée au chalutier.

Il put alors assister et même participer aux derniers préparatifs du départ du «Mouscoule» et en particulier à l'embarquement difficile du bidon de 200 litres de gaz-oil dérobé. Ce n'est qu'à une heure du matin environ que le «Mouscoule» put enfin lever l'ancre. Le «Korrigan» était déjà loin, évanoui dans la nuit.

car de durs combats les attendent en Europe. Les «Sakos» recrutent parmi les récents évadés de France, les Pieds-Noirs et parmi les marins d'Afrique du Nord qui ont déserté leur bâtiment où continue de régner l'esprit vichyste, surtout chez les officiers.

Ainsi Marcel Le Floc'h de Penmarc'h, embarqué dans un bâtiment basé en Algérie, rejoint le régiment dont la réputation s'était vite propagée depuis le débarquement allié. Entendant parler breton dans le cantonnement, il fait vite connaissance avec les rescapés bigoudens. C'est aussi le cas d'André Le Floc'h, un Brestois d'origine guilviniste, quartier-maître sur le cuirassé Provence, en dommagé lors de l'attaque anglaise de Mers-el-Kébir. Mais depuis André avait déserté son navire, rejoignant Gibraltar avec un camarade sur un cargo suédois de passage, avant de gagner la Tunisie..

Début 1944, avant leur départ pour l'Italie, les Bigoudens apprennent l'arrivée au régiment de Pierrot Biger originaire de Treffiat, récemment évadé de France. Bien vite, ils vont aux nouvelles du pays; mais Pierrot avait quitté sa Bretagne natale depuis bien longtemps. Exilé à Paris dès l'enfance, il revint cependant en juin 40 à Kéerty-Penmarc'h avec trois camarades dans l'espoir de rejoindre l'Angleterre; départ manqué car la pinasse prévue n'avait pu quitter le port. Depuis, il avait bourlingué à travers la France, il avait connu les camps de jeunesse, la marine de Toulon, le S.T.O., la Résistance et la fuite à travers les Pyrénées, l'emprisonnement en Espagne dans le camp de Miranda et enfin l'arrivée en Afrique et l'engagement à la 1^{ère} D.F.L.

Sous le ciel de l'Italie

Ainsi renforcé, modernisé et bien entraîné, le régiment débarque en Italie, en avril 1944. C'est alors une longue suite de victoires et de deuils. Régiment de reconnaissance, il est continuellement engagé en première ligne: «les premiers coups de feu ennemis étaient toujours pour nous».

Dans la botte italienne montagneuse, les Allemands se défendent pied à pied. Les villages sont pris d'assaut un à un. Le danger est permanent, à chaque minute mais, disent nos Guilvinistes, «nous ne pensions pas à la mort, nous étions gonflés à bloc. Nous n'avions qu'une idée, aller de l'avant, foncer,

»envoyer dedans». Quand nous devons nous arrêter pour réparer les engins, nous piaffions d'impatience. La mort des camarades dont on énumérait les noms tous les soirs au drapeau, ne nous arrêtaient pas; au contraire, elle nous donnait du cœur au ventre pour les «venger»..

Les victoires succèdent aux victoires, Garigliano, Le Liri, San Giorgo, Viterbo, Montefiascone, Bolsena...

Trois des Guilvinistes, le Q.M. Marcel Le Goff, Léon Cosquer, Corentin Cossec forment l'équipage du même char, le «tank ça peut». Sur la route de Viterbo, les voilà pris à partie par un char ennemi Tigre bien plus puissant. Touchés à la chenille, ils réussissent en tournoyant par une manœuvre habile à se mettre à l'abri derrière des meules de foin, hors du champ de vision de l'adversaire qui, de rage, continue à arroser tout le secteur d'un déluge d'obus. Leur commandant, le capitaine de corvette Amyot d'Inville qui observait la scène, l'œil admiratif les félicite vivement. Ils recevront la croix de guerre pour cet exploit.

Face à la résistance acharnée des Allemands, le régiment perd en Italie le quart de son effectif dont son deuxième commandant, tué à Viterbo. Les qualités d'allant, d'audace, de bravoure des fusiliers, leur mépris du danger sont légendaires dans toute l'armée. De Gaulle les cite à l'ordre de la Libération. A la fourragère rouge héritée de Dixmude et de Bir-Hakeim, ils ajoutent la

- Campagne de France, 1944. En tenue de combat: Lili Sinou, Léon Cosquer.

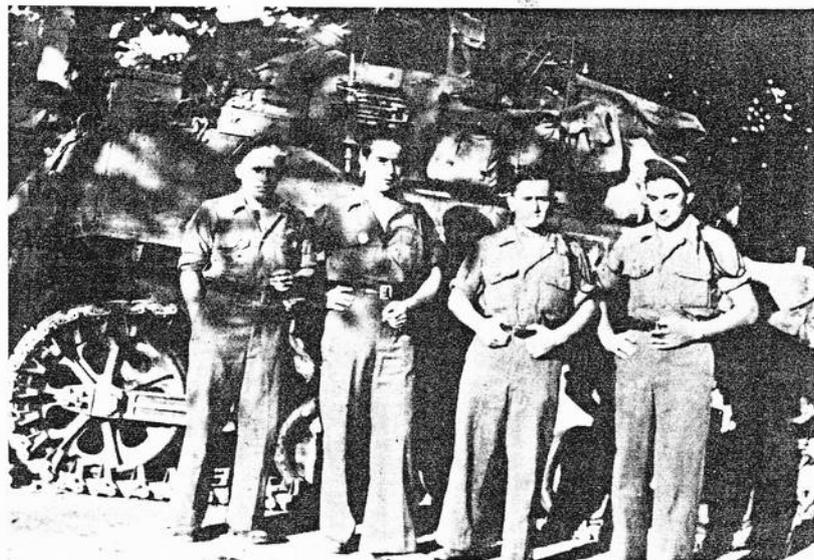


fourragère verte de la Croix de guerre.

Malgré les transformations profondes opérées en Tunisie et les apports de sang neuf, l'esprit «Free French» subsiste, transmis par les vétérans. Camaraderie, solidarité ne sont pas pour eux de vains mots.

«Les chefs, disent-ils, nous les respersions certes, mais nous n'étions pas constamment au garde à vous devant eux. Le matin, nous leur serrions la main et nous causions avec eux comme avec les camarades du rang». Le lieutenant de vaisseau Alain Savary, ancien «gouverneur» des Iles Saint-Pierre et Miquelon qu'il avait ralliées à la Croix de Lorraine, est l'un de leurs commandants d'escadrons. L'ancien ministre de l'Éducation Nationale se souvient encore vivement aujourd'hui des Cossec, Le Goff, Cosquer, Sinou... «L'évocation des Guilvinistes du 1^{er} R.F.M. a éveillé en moi souvenirs et émotions» nous a-t-il confié récemment.

- Après la prise de Lyon, les quatre Guilvinistes posent devant leur char (septembre 1944). De gauche à droite: Marcel Le Goff, Corentin Cossec, Lili Sinou, Léon Cosquer.



Il a fallu pourtant qu'il punisse l'équipage du «Tank ça peut» après la visite de Pompéi. Deux des permissionnaires, pour des raisons extra-archéologiques, ratèrent le départ du camion militaire qui devait les ramener vers le théâtre d'opérations. Les réprimandes du futur ministre résonnent encore aujourd'hui dans la mémoire de Léon. Mis au pain sec et à l'eau, au sommet de la tour d'un vieux château, ils reçurent cependant du ravitaillement abondant à l'aide d'un va-et-vient habile mis en place par le chef cambusier Henri Sinou qui veillait sur eux comme un père. Mais leur réelle punition était d'être privés de combats ce qui ne pouvait durer; le «Tank ça peut» avait besoin d'eux.

Revoir les familles

Après Rome, Bolsena, on chuchote au régiment qu'une nouvelle destination est prévue: la France! Revoir les familles dont on est sans nouvelles depuis plus de quatre ans; dans les rangs, c'est la fièvre.

D'Alexandrie deux années auparavant, chacun d'eux avait pu expédier vers le Guilvinec une carte de la Croix-Rouge en utilisant la filière de la Force X qui pouvait communiquer avec la France non-occupée. Quelques brièves indications sur leur santé seulement! Deux d'entre-elles arrivèrent à destination.

La famille de Marcel Le Goff fut tout heureuse d'apprendre que le «petit» était vivant! Une réponse lui fut expédiée par télégramme via Alexandrie. Elle lui annonçait la naissance d'une petite Claudine chez sa sœur Augustine et d'un petit Daniel chez Marie. Arriva-t-elle à son destinataire à travers le désert...?

Mme Sinou reçut des nouvelles d'Henri sur son lit d'hôpital à Pont-l'Abbé en fin d'année 1942. Quelques mots seulement mais surtout l'espoir de le revoir. Le bruit avait couru en 1941 au Guilvinec qu'il avait été blessé durant la campagne de Syrie.

Avec sa petite Simone, elle avait vécu des heures bien difficiles. Mise au courant de la présence de son mari dans les rangs gaullistes, l'administration de Vichy lui avait aussitôt supprimé l'allocation qu'on lui versait depuis la mobilisation de 1939. D'autre part, l'usine de conserves où elle travaillait, tournait au ralenti en raison de la faiblesse des

apports de sardines. Néanmoins, en cette période de privations, elle ne manqua jamais du nécessaire. Chez les commerçants où elle s'approvisionnait, elle obtenait souvent quelques denrées supplémentaires sans tickets. On lui rappelait alors «qu'Henri faisait la guerre pour nous délivrer» ce qui la reconfortait dans sa solitude.

Dans sa quasi-totalité, la population du Guilvinec soutenait l'action du général de Gaulle, écoutait radio-Londres en cachette et manifestait de la sympathie à Mme Sinou. Tous les soirs, celle-ci allait chez une commerçante, Mme Volant, écouter le communiqué de la France libre et suivre l'avance des troupes françaises et alliées. Bien entendu, elle ignorait où combattait son mari et que celui-ci se préparait à débarquer sur les côtes de Provence.

En 1943, elle lui avait expédié, par l'intermédiaire d'un marin de la force X, la première photographie de sa petite Simone. Par quel cheminement put-elle parvenir jusqu'à lui malgré le départ des navires d'Alexandrie enfin ralliés à la France combattante? Mystère! Henri l'aura sur lui dans les derniers combats. Elle reviendra au Guilvinec, toute jaunie pour avoir été souvent tenue dans les mains du bieux baroudeur.

La France

Revoir le pays! Le 18 juillet 1944, le régiment reçoit l'ordre de rejoindre Tarente et Brindisi au talon de la botte

- 1945: la famille Sinou réunie.



italienne pour l'embarquement vers la France. Quelle émotion! Robert Diqué-lou, hélas, ne peut être de l'expédition. Blessé à la jambe et à la tête le 13 juin précédent au combat de Montefiascone, il se rétablit progressivement à l'hôpital américain de Naples, séparé de ses camarades. La nouvelle chuchotée du départ lui parvient au cours de sa

- Entre Lyon et Dijon: Henri Sinou, chef de la deuxième jeep.



convalescence; il ne peut tout de même pas rater cela! Qu'à cela ne tienne! Il s'évade de l'hôpital et rejoint Tarente par ses propres moyens. Ouf! Le départ n'est pas encore donné.

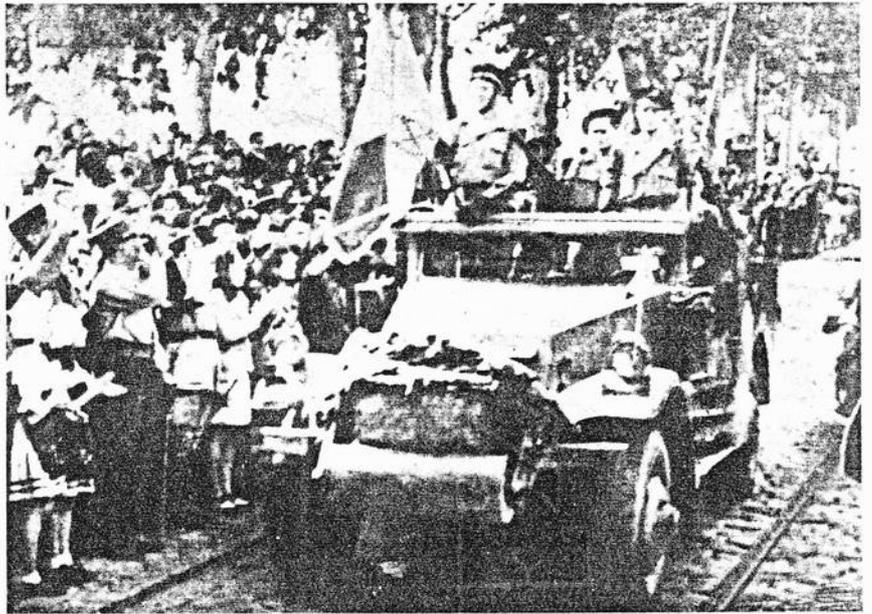
16 août, c'est le débarquement en Provence. «Malgré notre caractère endurci par les violents combats, cela nous a causé une grande émotion de revoir le pays» disent-ils aujourd'hui.

Toujours fer de lance de la division, le régiment vole de victoire en victoire, Saint-Raphaël, Cavalaire, Toulon... «L'enthousiasme des populations libérées nous donnait des ailes. Au moindre arrêt, les jeunes filles montaient sur nos chars, nous donnaient des fleurs, nous embrassaient. Quelle joie inoubliable! Grisés par la foule, nous oubliions les coups durs».

Le 19 août à Saint-Peray sur la route de Lyon, Jean Monfort, douanier d'origine guilviniste, se trouve parmi la foule qui ovationne les libérateurs. Ses applaudissements redoublent quand il reconnaît sous l'uniforme américain des Français à croix de Lorraine et de surcroît des marins à pompons rouges! La France aime ses marins! La colonne stoppe quelque temps pour remplacer le pont que les Allemands ont fait sauter dans leur retraite. Quelle surprise pour le gabelou de voir un fusilier-marin blondinet descendre de son char et venir vers lui en l'interpellant en breton par son surnom: «Jeanbi petra emao'h oc'h ober aze?» (Petit Jean que fais-tu là?). Stupéfait, il reconnaît Marcel Le Goff, son tout proche voisin de la Grand'Rue du Guilvinec: «Ça ma remué le cœur jusqu'aux larmes de penser que nous étions libérés par des petits gars de chez nous» a-t-il souvent rappelé. Ainsi pensaient tous les Français en ces mois d'été 1944.

La prise de Lyon

En tête de l'armée française, le 1^{er} R.F.M. poursuit sa route triomphale vers Lyon, la ville du général Brosset, le chef de la 1^{ère} D.F.L. Le «Tank ça peut» avec nos trois Guilvinistes, pénètre en seconde position dans l'agglomération. Sur la place Bellecour, c'est du délire. Les F.F.I. s'agglutinent à leur char, les jeunes filles prennent d'assaut leur tourelle. Mais tout à coup, ça canarde contre eux. Des miliciens français, à l'uniforme noir protègent la retraite des Allemands, tirant des toits. Des résis-



Défilé à Lyon après la libération de la ville. Lili Sinou est derrière l'officier Colmay.

tants sont blessés. Tireur d'élite, Corentin Cossec, accroupi sur le char, qui poursuit sa route autour de la place, ajuste son mousqueton et fait mouche.

Le calme revenu, la liesse est indescriptible. «Nous sommes reçus à bras ouverts dans des familles bretonnes exilées à Lyon et à Méribel; heures inoubliables». Quelques fusiliers ont l'honneur d'escorter Brosset jusqu'à son domicile et de fêter la Libération en compagnie du général et de son chauffeur, l'acteur J.-P. Aumont.

Hélas, il faut repartir, s'arracher aux nouveaux amis. La course-poursuite continue, freinée toutefois par le manque de carburant. A Autun, Lili Sinou progresse en avant-garde, attaché au scout-car de l'officier Colmay, adjoint de Savary. Le petit groupe d'une dizaine de fusiliers-marins surprend une masse d'Allemands en retraite qui tentent d'éviter que le piège ne se referme sur eux. A un contre vingt au moins, ils engagent le combat, font de nombreux prisonniers mais déplorent la perte de plusieurs vétérans d'Aldershot. Lili Sinou s'en tire encore indemne.

Et c'est la jonction avec la 2^e D.B. venue de Normandie...

Les Bigoudènes de... Dijon

A Dijon où le 2^e escadron fait une courte halte, les quatre copains guilvi-

nistes s'extrait de la foule en délire pour goûter aux spécialités culinaires bourguignonnes. A leur grand étonnement, en cette période de restrictions, le restaurant abonde de victuailles et de bon vin! Devisant en breton comme toujours quand ils sont réunis, ils évoquent le Guilvinec qui s'éloigne d'eux à nouveau, mais ne se soucient guère d'expédier de lettre à leur famille qu'ils croient bloquée par les poches allemandes de Saint-Nazaire et de Lorient!

Tout à coup, Lili Sinou s'écrie: «Or Vigoudenn!» Surprise, il vient d'apercevoir une vraie Bigoudenne à travers la vitre du restaurant. Ses compagnons, incrédules, pensent qu'il est victime d'une hallucination ou du bon vin de Bourgogne. Lili sait, lui, que la plaine de Dijon n'est pas le désert de Libye et qu'il ne peut y avoir de mirage. Brusquement, il fonce dans la foule et voit émerger, non pas une mais quatre des célèbres coiffes bretonnes. Miracle! Les Bigoudennes sont du Guilvinec et même de son quartier. On imagine aisément la joie de se retrouver dans ces circonstances si loin du pays.

Que font-elles à Dijon? Comme beaucoup d'épouses et de filles de pêcheurs bigoudens, elles se livrent à travers la France au commerce de la dentelle bretonne. Elles suppléent ainsi au manque à gagner de leurs familles résultant de l'immobilisation des flottilles de chalutiers et de sardiniers et de l'effondrement de la production des conserveries.

Les durs combats des Vosges

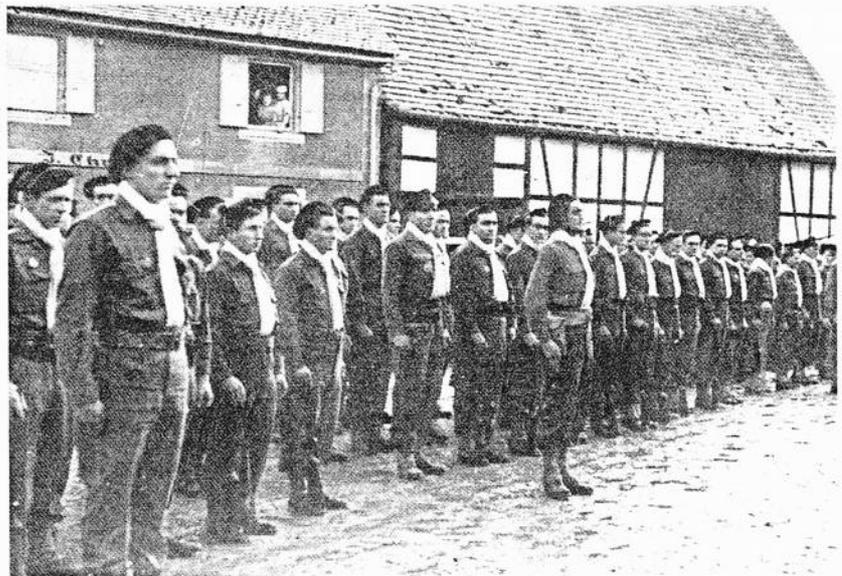
La halte est de trop courte durée. Il leur faut repartir vers les Vosges. Après avoir enduré le sable et la chaleur torride du désert, les fusiliers affrontent la boue, le froid et la neige. «Epuisés, on dormait sous les chars ou les voitures, enroulés dans notre toile cirée à même le sol détrempe». La résistance des Allemands ne faiblit pas, bien au contraire à l'approche de leur propre territoire. Dans la forêt du Chérimont, le 2^e escadron de pompons rouges précède l'armée française dans sa progression vers Belfort et l'Alsace. La marche en avant des fusiliers est freinée par des arbres abattus et piégés que l'ennemi met en place au cours de la nuit en travers des chemins.

Au matin du 30 septembre, le Q.M. Cosquer devenu chef d'une automitrailleuse s'avance en reconnaissance sur le terrain miné, vidant son chargeur sur les Allemands qui fuient. Repéré, il est pris à partie tout à coup par plusieurs salves ennemies. Les obus explosent de part et d'autre mais l'un d'eux aboutit pile sur le scout-car. Le grand Léon est éjecté et tombe à terre inanimé, perdant son sang en abondance. Il faut l'évacuer immédiatement.

Le chef d'escadron, Alain Savary, qui surveillait la scène, se rapproche promptement au volant de sa jeep, saute à terre, soulève le blessé et le ramène vers le poste de secours de l'arrière. La jambe est sérieusement atteinte; les côtes sont criblées d'éclats dont certains subsistent encore aujourd'hui. Léon connaîtra divers hôpitaux dont Besançon et Dijon où les dentellières bigoudènes prévenues viendront régulièrement à son chevet le reconforter.

Trois jours plus tard, l'occasion s'offre aux Guilvinistes du «Tank ça peut» de venger leur camarade. Une formation d'élite ennemie, retranchée dans une scierie, bloque la progression de la division vers Belfort. Un pilonnage en règle du 2^e escadron oblige les Allemands à décrocher laissant de nombreux morts. Marcel Le Goff et Corentin Cossec, servants du canon automoteur, reçoivent une nouvelle croix de guerre pour leur tir précis et efficace.

La guerre est dure et longue dans les Vosges. Ceux qui ont quitté la France depuis quatre ans et demi sont impa-



- Photo d'un magazine illustré de la Marine 1945. Prise en Alsace lors d'une remise de décorations. On reconnaît Corentin Cossec (sous la fenêtre ouverte) et Marcel Le Goff (derrière l'officier du centre).

tients de revoir leur famille, leur fiancée peut-être. 11 novembre, Paris est en fête une nouvelle fois. Le régiment, hélas, doit tenir ses positions dans la neige. Seule, la garde d'honneur du drapeau participe aux cérémonies; ils ne sont que six fusiliers dont Robert Diquélou à ouvrir le défilé de la Marine sur les Champs Elysées et à recevoir du Général de Gaulle une nouvelle décoration.

Premières permissions

Des permissions échelonnées sont enfin accordées, aux vétérans de 1940 d'abord, mais cependant Henri Sinou devra attendre avant de revoir sa petite Simone. Promu second-maître depuis janvier 1944, il encadre les nouvelles recrues du 4^e escadron.



- 1945, en permission au «Pays». En haut de gauche à droite: Henri Sinou et Madame, Marcel Le Goff, Corentin Cossec et leurs fiancées. Accroupis: Lili Sinou encadré de deux autres «Français Libres», des F.N.F.L.: A.Caillard et Léon Briec.

Les premiers permissionnaires du régiment le plus médaillé de France, reviennent au pays, la poitrine barrée de nombreuses décorations. Des vétérans de vingt-trois ans! Les gamins les suivent admiratifs. Aux festivités dansantes, toutes les jeunes filles veulent toucher leur pompon et c'est à celles qui gagneront leur cœur... Dans les cafés du Guilvinec, on leur sert gratuitement des consommations; ceci est bienvenu car nos fusiliers-marins sont revenus moins riches qu'au départ de 1940.

Malheureusement, il leur faut aussi rendre visite aux familles des camarades disparus et donner des nouvelles des blessés. Léon est à l'hôpital de Toulouse mais sera bientôt sur pied. Pierrot Biger aux commandes de son char, a sauté sur une mine lors de l'attaque de la Chapelle-sous-Rougemont, le 25 novembre. Grièvement blessé, il a été amputé des deux jambes; il se remet d'autre part d'un grave traumatisme crânien. C'est la pénible nouvelle que Marcel Floc'h, lui aussi touché à l'épaule dans la même offensive, a donnée aux amis penmarc'hais de Pierrot, dont sa future épouse.

Marcel Le Goff peut enfin montrer à sa mère la petite sainte qu'il a su conserver et qui l'a protégé. Il est sorti quasi indemne des déluges d'acier et de tous les combats. Une balle lui a cependant traversé le pied sans trop de dégât et un petit éclat d'obus l'a touché au coude.

Les trois autres Guilvinistes ont eu encore plus de chance. En cinq ans de guerre ininterrompue, Lili Sinou s'en tire avec une légère brûlure causée par une balle qui lui a frôlé le front.

Hélas les permissions sont de courte durée. En décembre 1944, les Allemands viennent de lancer une vaste contre-offensive sur tout le front ouest. Un soubresaut d'Hitler! Les fusiliers sont rappelés en toute hâte en Alsace.

La prise du Rhin

La bataille fait rage au N.E. de Colmar contre un ennemi qui jette son va-tout dans l'offensive. A Benfeld, Robert Diquelou se distingue en faisant sauter un pont au passage de deux chars allemands.

Le 31 janvier 1945, par un coup de main audacieux, le 2^e escadron s'empara de l'important pont de Markolshheim sur le canal parallèle au Rhin et le



La fête de la Victoire en mai 45 près de Nice. Accroupis: Lili Sinou, Marcel Le Goff, Corentin Cossec. Debout à droite: Léon Cosquer.

lendemain occupe la rive occidentale du fleuve, mitraillant l'ennemi pardessus la frontière. La route de l'Allemagne s'ouvre devant eux.

Un magazine illustré de la Marine de février 1945 relate l'exploit, titrant «Le Rhin n'est plus une frontière, ces hommes du 1^{er} Régiment de fusiliers-marins viennent de le franchir les premiers». Sur la photographie qui accompagne l'événement, on reconnaît parmi une poignée de marins, Marcel Le Goff et Corentin Cossec. Ainsi donc, la boucle est bouclée. Premiers en juin 1940 en Angleterre à l'aube de la Résistance, les voici parmi les tout premiers au Rhin en 1945, prêts à donner le coup de grâce à la bête nazie (en réalité, d'autres bataillons français avaient avant eux atteint le Rhin plusieurs jours auparavant, mais n'avaient pu s'y maintenir).

Le Rhin ne fut pas réellement franchi en force. La 1^{ère} DFL n'obtint pas les moyens de poursuivre son action. Les Américains ne le traverseront que le 7 mars à Remagen, plus en aval.

Sa convalescence terminée, Léon Cosquer réintègre son régiment en février, mais il est désappointé d'apprendre que la tâche de pénétrer en Allemagne est confiée à d'autres unités. Toute la division est retirée du Rhin et transportée sur le front secondaire des

Alpes, au nord de Nice! C'est sur la côte d'Azur que les rescapés du 1^{er} B.F.M. participent au défilé de la victoire chèrement acquise.

Retour à la vie civile

Après une permission libérable qui prolonge l'euphorie du 8 mai 1945, nos quatre jeunes Guilvinistes, mettent leurs uniformes au placard et redeviennent marins-pêcheurs, tout simplement. Très vite, ils embarquent à la pêche à la sardine qui bat son plein sur les côtes quibéronnaises qu'ils ont quittées cinq ans plus tôt. Assez peu bavards sur leurs exploits, ils restent cependant parfois pensifs, la tête encore pleine du fracas des explosions de Bir-Hakeim, du Gargliano, des Vosges ou... de la victoire.

Très vite, ils tombent dans l'embuscade et les filets dressés par quatre jolies Bigoudennes.

Le second-maître Henri Sinou qui fut de tous les coups durs depuis 1940 reçut la médaille militaire en juillet 1945 avec les éloges les plus prestigieux: «excellent officier-marinier, d'un dévouement à toute épreuve, animé du plus noble idéal volontaire de juin 40... a fait preuve du plus grand sang-froid en assurant le ravitaillement sous de violents bombardements... a gagné par sa valeur et son

mépris du danger, l'admiration de tous».

Son arrivée tardive en permission avait été attendue dans la grand'rue du Guilvinec, par une petite foule de parents, d'amis, de voisins et d'enfants. Mais Henri ne vit personne en descendant du véhicule qui le ramenait. Vite, il grimpa quatre à quatre l'escalier qui le menait à sa petite Simone qu'il connaissait peu mais qu'il aimait tant.

Henri qui a déjà accompli huit années sous les drapeaux dont six années de guerre se laisse tenter par une prolongation en Indochine afin d'obtenir ses quinze ans. Comme d'autres, il s'aperçoit bien vite que les anciens «Français libres» même couverts de médailles et de citations n'ont pas l'estime de tous les chefs de la Marine en raison de leur passé de déserteur et de dissident. Il démissionnera.

Emile Péron et Fernand Coïc, anciens fusiliers restés à Marine-Levant reviennent au pays après l'indépendance accordée au Liban et à la Syrie. Tous deux y avaient fondé un foyer. Une petite fille Coïc était déjà née. Emile, militaire de carrière, part de nouveau guerroyer en Indochine.

Les commandos de fusiliers-marins

Au cours de la guerre, d'autres formations de combat à terre comme les célèbres commandos, furent créés par la marine.

C'est à l'un d'entre eux qu'appartenait Jean Biger, un petit gars téméraire de Lostendro. Evadé du Guilvinec en juin 1940 à bord du canot *Petit Manuel* de Charles Bizien en compagnie de Louis Coïc, René Vigouroux et de Martial Bizien, le fils du patron et d'Ernest Le Goff frère d'Henri, il se porta aussitôt volontaire avec Martial pour des liaisons clandestines Angleterre-France. Il participa notamment à la traversée qui permit au commandant d'Estienne d'Orves de réaliser la première liaison radio avec la France libre.

Il ne fut pas du dernier voyage en février 1941 qui vit l'arraisonnement du bateau par les garde-côtes allemands et l'arrestation de l'équipage.

Jean Biger s'engagea alors dans l'aéro-navale puis dans les commando-marine. Il prit part au débarquement en Corse, à l'île d'Elbe, puis en Provence le 15 août 1944. En avant-garde de l'armée française, il débarqua à Saint-Raphaël,

Sur les quais au Guilvinec 46 ans après: les derniers rescapés de l'échappée en Angleterre. A gauche, Léon Cosquer, à droite Mathieu Bargain. Ce dernier, quartier-maître timonier à bord de la « Combattante », le seul bateau français à participer au débarquement en Normandie, tenait ferme la barre de ce dernier devant Cor seul le jour J.



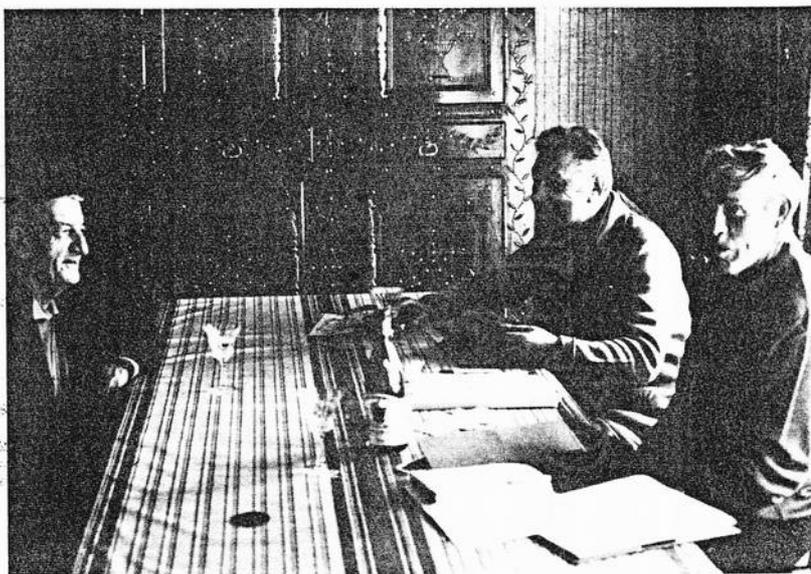
en canot pneumatique en plein champ de mines. Les explosions successives entraînent l'intervention rapide des Allemands qui canardèrent le commando. Sur 80 fusiliers-marins, 36 périrent en une seule nuit. Jean Biger réussit à s'échapper et fut recueilli par la Résistance locale.

Avec la Division Leclerc

Francis Pochat, Q.M. mécanicien ori-

naire de Léchiagat, était embarqué sur le contre-torpilleur « Panthère », basé à Casablanca lors du débarquement anglo-américain en Afrique du Nord fin 1942. Mécontent de l'esprit vichyste, des officiers qui prétendaient commander « au nom du Maréchal empêché » comme si la Résistance n'existait pas, il déserta son navire pour tenter de rejoindre les F.F.L. dont le prestige était fascinant. Avec quelques camarades résistants, il s'empara d'un camion militaire et traversa toute l'Afrique du Nord vers la Tunisie où il rencontra la

Léon Cosquer et Mathieu Bargain égrènent leurs souvenirs de guerre sous l'œil intéressé de Pierre-Jean Berrou, l'auteur de l'article.



colonne Leclerc remontée du Tchad. C'est ainsi que Francis devint un «p'tit gars» de la 2^e D.B. en voie de formation.

L'État-Major de la Marine décida de créer un second régiment de fusiliers-marins avec des marins disponibles sans navire depuis le suicide collectif de la flotte. Doté d'un armement puissant en chars destroyers, ce régiment fut incorporé à la 2^e D.B. Le Guilviniste Pierre Folgoas, qui avait auparavant participé à la libération de Bizerte, fut ainsi recruté.

Après plusieurs mois d'entraînement, le régiment blindé de fusiliers-marins débarque enfin en Normandie à Sainte-Mère-l'Église au début d'août 1944. Habitué aux tourelles de leurs bâtiments, les marins firent merveille sur les chars.

Les lignes allemandes enfoncées, la route de Paris s'ouvrit devant eux. Les deux Guilvinistes connurent la joie de la Libération de la capitale, l'allégresse de la foule, le défilé de la victoire sur les Champs-Élysées.

La halte à Paris fut de courte durée. Leclerc les lança vers son nouvel objectif, Strasbourg. La 2^e D.B. eut la satisfaction de continuer son action au-delà du Rhin et de s'emparer du nid d'aigle d'Hitler à Berchtesgaden.

Francis Pochat durant ces durs combats fut légèrement blessé à la jambe par un éclat d'obus, mais Pierre Folgoas, hélas, ne revint pas au Guilvinec fêter la victoire. Décédé à la suite de ses blessures en juillet 1945, il fut l'un des derniers morts de la guerre.

Remerciements particuliers à Yves Le Bras d'Ouessant, Théo Gillet de Roscoff, G. Le Sant de Vendée, Marcel Rey de Créteil et à Paul Faou de Ploudalmézeau secrétaire départemental de la 1^{ère} D.F.L., pour ses photographies.

Pierre-Jean Berrou

« Les Fusiliers-Marins sont parmi les plus braves des braves qui se battent pour la France et que la France aime entre tous! »

De Gaulle

Un communiqué manuscrit du Général De Gaulle évoquant la conduite élogieuse d'Émile Péron.



« France d'abord », journal des Français Libres de Bretagne. Message du Général aux Bretons. « Sao Breiz evit ar vro Gallek »: (debout Bretagne pour le pays français). Le mouvement Sao Breiz fut créé à Londres par les Bretons qui se regroupèrent sous ce sigle. Des réunions et des repas en commun étaient organisés fréquemment. De Gaulle présida lui-même l'un d'entre eux.

FRANCE D'ABORD

Abonnement annuel: COLONNES FRANÇAISES: 100 FRS STRASBOURG: 100 FRS Numéro spécial
 JOURNAL DES FRANÇAIS LIBRES D'AFRIQUE LIBERTÉ - ÉGALITÉ - FRATERNITÉ Directeur fondateur: Louis Gabriel DUBOIS N° 32 - Samedi 3 Octobre 1942
 Rédaction et administration: AVIS DU GÉNÉRAL DE GAULLE à BRAZZAVILLE Bataillon Postale n° 201 (France Française Française)

Message du Général de Gaulle aux Bretons

LA fidélité des Bretons n'a jamais été plus grande que dans le plus grand péril que la France ait jamais connu.

RIEN n'entame cette fidélité. L'invasion, la trahison, la corruption ne mordent pas mieux sur elle que le tempête ne mord sur le granit armoricain.

PARDI les bons et purs français, marins, soldats, aviateurs, qui combattent toujours pour la France, un sur trois est Breton.

PARDI les morceaux de la France qui lui gardent son âme vivante, aucun ne la garde mieux que la Bretagne prisonnière.

QUAND vira votre victoire, quelle sera, quelle sera, quelle sera plus près du cœur de la France?

C. de Gaulle